

Correspondance : lettre du Transvaal et de Lorenzo-Marquez de M. P. Berthoud

Autor(en): **Berthoud, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **8 (1887)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133130>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Deux mots encore des gisements argentifères.

Un seul de ces gisements — cuivre argentifère — a été exploré ; c'est l'*Albert Mine*, à 80 kilom. à l'est de Prétoria. A l'époque où je l'ai visité, on ne travaillait pas ; ce que je vis, c'est un trou plein d'eau, une grande baignoire. On en a extrait une cinquantaine de tonnes d'un beau minerai de cuivre argentifère. A mon avis, c'est un gisement irrégulier, qui se réduira peut-être à quelques poches superficielles. J'apprends que l'on y a installé une pompe, il y a quelque temps, et que l'on travaille à épuiser l'eau. Une compagnie a été formée à Londres avec un capital de 150,000 liv. sterl.

Il y a en outre une mine de cobalt qui est abandonnée pour le moment ; des mines de houille, qui jusqu'à présent ne sont pas exploitées régulièrement. J'en ai visité deux gisements, à 80 kilom. à l'est de Johannesburg. Les couches horizontales ont environ 2^m d'épaisseur et se rencontrent à 5^m de la surface. Elles sont très peu commodes à exploiter. Le coke en est pulvérulent et très mauvais. Ce charbon, rendu au Rand, reviendra, je pense, à 3 liv. sterl. la tonne.

Je voudrais pouvoir vous donner quelques détails sur la géologie du Transvaal, mais le temps me manque. Ce sera pour une prochaine fois.

CORRESPONDANCE

Lettre du Transvaal et de Lorenzo-Marquez de M. P. Berthoud.

Au bivouac Hart's Station, 25 juin 1887.

Cher Monsieur,

Nous voici campés à mi-chemin entre la ville de Lydenburg et le port de la baie de Delagoa, car vous aurez appris sans doute que nous avons, ma femme et moi, dit adieu à Valdézia et au Nord du Transvaal, pour nous diriger vers le littoral où habitent nos Ma-Gouamba. Avec nos wagons ou chariots chargés, nous sommes venus très lentement jusqu'ici. Dans les montagnes nous avons trouvé des chemins épouvantables, à travers les rochers et les précipices, où la route s'élève à une altitude d'environ 2000^m. Aujourd'hui notre préoccupation est tout autre, car depuis hier nous avons laissé la fin des montagnes derrière nous, et maintenant nous traversons des pays bas beaucoup moins accidentés ; ce soir mon baromètre indique une hauteur de 430^m. Ici, ce qui peut nous causer de l'inquiétude, c'est la terrible mouche *tsétsé*. D'après certains renseignements, nous approchons d'une région infestée, qu'il faudra traverser de nuit, pendant que la mouche venimeuse dort tranquille.

Bien qu'en cette saison les jours soient très courts, la nuit entière ne suffira

même pas, vu les repos et les haltes dont nos attelages auront besoin. D'ici, en effet, il faut marcher une dizaine d'heures¹, c'est-à-dire jusqu'à la rivière des Crocodiles, pour passer complètement la région de la tsétsé. Cependant les avis sont très partagés sur ce point, et peut-être trouverez-vous quelque intérêt à les connaître. A Lydenburg, j'ai eu l'occasion d'interroger une foule de gens, de discuter avec eux, et d'entendre un bon nombre d'hommes qui ont fait le trajet de la côte avec leurs wagons et leur bétail. Tous, sauf un, m'ont affirmé que la tsétsé s'est beaucoup répandue depuis l'année dernière, qu'elle infeste maintenant toute la contrée, et la route, entre le pied des montagnes et la frontière portugaise. La preuve, dit-on, c'est que la saison passée (juin à septembre) a été particulièrement funeste : tous ceux qui ont fait le voyage ont eu leurs attelages décimés, en sorte que des centaines, même des milliers de bœufs, ont péri par le fait de la tsétsé.

La perte des bœufs est incontestable, c'est évident, et elle a suffi pour donner la panique à tout le monde. C'est une vraie panique, puisque ceux qui avaient l'habitude de descendre chaque hiver à la baie de Delagoa, ne veulent pas en entendre parler cette année-ci, en sorte qu'il m'a été impossible de trouver un wagon de louage dans tout Lydenburg et ses environs. Celui que nous avons avec nous m'a été obligeamment prêté par M. Bauling, missionnaire berlinois, qui a réussi à former un attelage en risquant quatre de ses bœufs et en demandant les douze autres à différents indigènes chrétiens de sa station. Sans cela je ne sais vraiment pas comment nous aurions pu continuer notre route. Si nous étions seuls, ma femme et moi, notre wagon missionnaire nous aurait suffi, et nous n'aurions pas eu besoin de nous arrêter à Lydenburg. Mais nous emmenons plusieurs chrétiens indigènes, catéchistes gouamba avec femmes et enfants ; et il fallait absolument trouver pour eux et leurs bagages un second véhicule.

Je disais qu'à Lydenburg un homme faisait exception et n'avait pas été pris de panique. Mais ses wagons étaient déjà loués par une grande compagnie minière, en sorte qu'il ne pouvait pas venir avec nous. Comme il connaît très bien la route, il m'indiqua exactement l'endroit où la tsétsé devait être à craindre, et d'où il fallait voyager de nuit jusqu'à la rivière des Crocodiles ; c'est justement où nous sommes campés, lieu qu'on appelle *Hart's Station* bien qu'on n'y voie pas trace d'habitation.

Du reste chacun me répéta que pour m'assurer de la demeure de la tsétsé, le mieux était d'interroger les habitants du bas pays, surtout les indigènes. C'est ce que nous avons fait avec un grand soin ; et, chose curieuse, à mesure que nous nous éloignons de Lydenburg, à mesure que nous nous rapprochons des contrées où le fléau sévit, les renseignements que nous recueillions devenaient plus rassurants. Ainsi nous rencontrâmes à Sand River, au pied des montagnes, un fermier anglais du nom de Sanderson, dont la ferme est à dix kilomètres ouest de la route,

¹ Voy. la carte, VII^{me} année, p. 316.

donc au bord de la région dite infestée. Cet homme a une réputation de grande bienveillance et d'honnêteté parfaite. Nous avons nous-mêmes une dette de reconnaissance envers lui pour l'amabilité qu'il nous a montrée, à nous des inconnus pour lui. Il m'assura qu'il n'y avait plus de tsétsé du tout sur le parcours de la route, mais qu'elle se trouvait à peu de distance à l'est, et qu'il serait prudent de ne pas laisser notre bétail aller de ce côté-là. Il connaît très bien la tsétsé et ses habitudes, dit-il. Chaque année il va à la chasse dans les localités qu'elle habite avec le gibier. Pour s'y rendre en wagon et y séjourner, il fait le sacrifice de quelques bœufs qui ont fini leur service, et qui, au retour, périssent des suites du venin de la mouche.

Là-dessus je le prie de m'expliquer la cause des énormes pertes de bétail de l'an passé. Un peu embarrassé, il me dit qu'il pense que les animaux étrangers, non accoutumés à ce pays, y prennent une fièvre. Il veut dire sans doute une fièvre paludéenne ou miasmatique. Aussi me prédit-il que notre bétail en périra, peut-être même le cheval, quoique celui-ci ait subi l'épreuve du climat des tropiques, aux Spelonken. M. Sanderson indique encore, comme cause d'une partie des pertes, la sécheresse de la dernière saison, en suite de laquelle un grand nombre de têtes de bétail ont péri d'épuisement. A Lydenburg comme ailleurs, on a reconnu que cette sécheresse a fait beaucoup de mal; cependant on ne lui attribue pas autant d'importance que M. Sanderson semble le faire. On la considère plutôt comme une cause indirecte de la propagation de la tsétsé, et voici de quelle façon. Les avis sont unanimes à reconnaître que la mouche suit le gibier, et surtout les buffles. Or, l'an dernier, ajoute-t-on, la sécheresse a forcé les animaux sauvages à remonter dans les vallons au pied des montagnes pour y chercher l'herbe qu'ils ne trouvaient plus dans les plaines desséchées, et naturellement la tsétsé les a accompagnés dans cette migration, en sorte que la route des wagons s'est trouvée infestée de cette mouche venimeuse.

Il est malheureusement trop tard, et il faudrait aussi trop de temps pour se livrer aux investigations nécessaires et obtenir des preuves concluantes sur ces divers points. La vérité désirée ne paraîtra jamais au jour. C'est pourquoi, laissant les détails plus ou moins contradictoires que j'ai eu l'occasion de recueillir, je reviens à mon propre voyage.

De Spitzkop jusqu'en bas et dans les plaines, il y a fort peu de population. Apercevant par-ci par-là quelques hameaux et des naturels, nous primes toutes les informations possibles sur la tsétsé. Il n'y en a plus le long de la route; telle est la réponse que nous recevons partout. Il est vrai que les prairies, qui sont déjà aux trois quarts incendiées, n'offrent rien d'engageant soit pour le gibier, soit pour la mouche. De gibier, nous n'en voyons trace. On nous dit qu'il reviendra au printemps brouter la jeune herbe et qu'alors la tsétsé pourra se montrer quelquefois. Actuellement, assure-t-on, il n'y a rien à craindre pour le bétail.

Aujourd'hui même plusieurs troupes de voyageurs (noirs) ont passé, venant de Lorenzo-Marquez; invariablement ils répondent à nos questions: il n'y a pas de tsétsés.

Du reste en voici une preuve : ce sont encore des voyageurs, des indigènes conduisant quelques têtes de bétail qu'ils sont allés acheter à la ville. Maintenant ils rentrent chez eux, leur village est à quinze kilomètres d'ici ; or ils n'ont pas craint de traverser en plein jour la localité dite infestée.

Après cela, il semble que nous soyons autorisés à abandonner toute crainte et à renoncer aux marches forcées, si fatigantes pour gens et bêtes, surtout quand ils viennent de loin. Néanmoins nous pousserons la prudence à l'extrême, afin de n'avoir rien à nous reprocher si notre bétail vient à périr. Nous ne voulons pas l'exposer à la tsétsé. Seulement nous renoncerons à une besogne longue et compliquée, que j'avais pensé accomplir, si les renseignements concordaient pour affirmer la propagation de la terrible mouche. Je voulais préparer une pommade à l'acide phénique et en oindre toutes nos bêtes. Il aurait valu la peine de le faire quand on aurait été sûr de rencontrer des légions de tsétsé ; mais maintenant ce n'est plus le cas, et nous pouvons laisser ce projet. La longue marche nocturne suffira.

Lorenzo-Marquez, 6 juillet 1887. — Nous sommes arrivés à bon port, Dieu soit loué ! Nous avons vu la tsétsé. Il est vrai que je ne pourrais pas mettre ce nom au pluriel, peut-être justement parce que nous avons voyagé de nuit. Cette longue nuit était très obscure, et cela nous a empêchés de voir une fondrière au bord de la route, en sorte que mon wagon, où nous étions tranquillement assis, ma femme et moi, y a glissé du côté droit et y aurait versé si un rebord de terre dure n'avait pas appuyé le moyeu de la roue. J'avais pourtant placé deux éclaireurs en avant, comptant sur leurs bons yeux. Décidément, le feu de leur regard ne suffisant pas, il fallut employer une lanterne ; c'est à la lueur de celle-ci que nous fîmes les trois derniers quarts de la course.

Attirée sans doute par cette lumière, que portait le premier éclaireur, une mouche vint s'embarasser dans la petite barbe frisée de celui-ci. Il la saisit, nous l'apporta, nous l'examinâmes à la lanterne, puis plus tard au jour, et.... c'était bien une mouche tsétsé. Des nuages menaçants voilaient le ciel, l'atmosphère était chaude et lourde, en sorte que la cruelle mouche n'avait pu s'engourdir ni s'endormir. Nous n'en vîmes pas d'autres. Dans tout le reste du chemin, que nous voyagions de jour ou de nuit, nous n'en aperçûmes aucune. L'endroit où nous avons trouvé cette unique est situé à environ 28 kilomètres O.-N.-O. de la rivière des Crocodiles. Mais il paraît bien certain que, plus au nord, les bas pays où le gibier est abondant ont aussi beaucoup de tsétsés. Cependant c'est un territoire assez restreint, dont on pourrait marquer les limites exactes si l'on prenait la peine de les rechercher.

Reste à savoir si notre bétail vivra. Nous avons tout lieu de croire qu'il n'a pas été atteint par la tsétsé ; par conséquent, s'il venait à périr, il faudrait chercher ailleurs la cause de sa perte, mais je ne sais où, vraiment.

Dans une prochaine lettre je pourrai vous parler un peu du pays, nouveau pour moi, où nous allons essayer de vivre.

Paul BERTHOUD.